

M. Martin ; elle ne saurait lui tenir lieu d'excuse : un Français qui nous rappelle nos liens de parenté et d'origine, qui s'efforce de faire vibrer en nous le souvenir de gloires communes, a le devoir de savoir ce que nous sommes et de connaître le Canada comme nous nous efforçons de connaître la France.

Mieux vaudrait qu'ayant conscience de nos défauts, il nous les reprochât en face, plutôt que de nous bercer aimablement par le flot aisé de paroles complaisantes et vides.

Le public déçu par la soirée de l'Alliance française, a voulu manifester son déplaisir en s'abstenant d'aller entendre la dernière conférence de M. Martin, faite sous les auspices de l'Université McGill. En somme, il a eu tort de ne pas profiter d'une cordiale invitation car M. Martin s'est racheté. Comme M. Hugues Le Roux l'année dernière, M. Martin nous a paru plus profond et plus intéressant au collège Victoria que devant une assemblée purement canadienne. Ce n'est pas sans une secrète mortification que nous l'avons remarqué.

Dans un journal de femmes, nous ne pouvons passer sous silence une contradiction néfaste qui s'est glissée dans la conférence de M. Martin sur la "Renaissance en France." Il a reconnu que les arts décoratifs devaient beaucoup à l'intervention de la femme et à son rôle prépondérant dans la société française. C'était rendre justice aux femmes illustres qui ont préparé le grand siècle classique, mais comment expliquer la phrase malencontreuse qui a échappé à M. Martin quand il s'est écrié : " Au XIXe siècle, l'on a pu croire que la langue française était de nouveau en danger, mais les craintes ont été bientôt dissipées et cette fois, Dieu merci, les femmes se sont abstenues de prendre part à la lutte." Voilà qui nous paraît entaché de préjugés fâcheux ! Ce n'est pas le moment de discuter l'opinion des Français sur le rôle de la femme ; ils détestent les *bas-bleus*, c'est entendu, mais ce personnage mythique existait-il quelque part ? Il leur sied mal de nous en entretenir sur ce continent où les femmes se font un jeu d'exercer leur activité dans des sphères si multiples ! Et puis, les femmes françaises

n'ont-elles pas aidé à tenir bien haut l'étendard du goût et de l'esprit français au XIXe siècle ? Il y a toujours des salons en France, si tant est que les ruelles n'existent plus ; Mme Georges Sand a mérité de la patrie comme Mme de Rambouillet, et, Mme Sarah Bernhardt aura joué en son temps un rôle à peu près analogue à celui de la blonde Mlle Paulet au XVIIe siècle. Nous aurions la partie trop belle si nous voulions continuer : bornons-nous à conseiller la prudence quand on parle devant des Canadiennes qui, sans être *bas-bleus*, connaissent leur littérature.

FEMINA.

## La chanson des nouveaux époux

### 'La Torre Della Patria

**V**ENUS par la route de Cumes, les nouveaux époux s'étaient arrêtés au pied des ruines de la tour de Scipion l'Africain, la tour de la patrie.

Ils contemplèrent le fond de la mer Tyrrhénienne, le golfe de Gaète, l'île de Pandataria, et les rives qu'on nomme Salerne, Sorrente, Castellamare, Torre del Greco, Pompéi, Herculaneum.

—Scipion, dit la jeune femme, avait merveilleusement choisi le lieu de son exil.

Puis elle ajouta d'un ton dédaigneux, quoiqu'elle pressât tendrement le bras de son mari :

—Ce grand soldat est-il l'une des divinités de votre Olympe militaire, monsieur le capitaine ?

—J'admire Scipion, madame, ne vous déplaît, répliqua-t-il ; mais je lui reproche sa rancune contre Rome, et le sentiment qui lui dicta ces paroles orgueilleuses et amères : "Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !"

L'épousée répondit avec tristesse :

—Sommes-nous forcés de tout pardonner à la patrie, de tout accepter d'elle, même l'injure, et ce qu'elle croit le déshonneur ? Il faut donc lui sacrifier sa gloire, son bonheur, sa vie, son amour ?

—Quoi de plus simple ? répliqua-t-il. Se dévouer, de donner sans réserve à la patrie, n'est-ce pas lui rendre ce qu'on en a reçu ?

—Mais c'est à la famille qu'on doit rendre, dit-elle avec impatience. Quels

bienfaits répand la patrie sur ses fils ! Aucun. Elle ne leur impose que de lourds devoirs.

—Madame, n'est-ce rien que de naître de son sol, d'être nourri par ses richesses, formé par ses écoles ? La race, les idées, les sentiments, la situation, le langage, les goûts, la patrie française les donne aux Français. Je ne suis pas le soldat de ma famille, je suis le soldat de ma patrie. Croyez-vous que c'est pour un costume, pour un grade, que j'ai choisi ce que vous appelez ironiquement le noble état militaire ? Non, c'est par culte pour un être idéal, c'est par amour....

—Tais-toi, tu me fais mal ! ne prodigue pas un tel mot. Garde-le pour notre passion. Plus mon amour est grand, plus ma terreur est profonde, quand je songe que tu n'hésiterais pas un moment à me préférer la patrie, et que, sans m'avertir, en pleine joie, comme en pleine douleur, même en péril de maladie, même le jour où je te donnerais un fils, la France peut venir t'arracher à ma tendresse. Songe à Scipion, aux patries ingrates, et sois moins fier de cet état indigne de tes mérites, qui fait de toi une valettr limitée, un homme inférieur à ses supérieurs.

—Ma seule infériorité, répliqua-t-il avec désolation, c'est de t'aimer encore après les paroles sacrilèges que tu viens de prononcer.

—Non, tu ne m'aimes pas, tu n'aimes pas notre amour, sans quoi tu l'élèverais sur les ruines de ce qu'autrefois tu as adoré. Ne m'as-tu pas dit, depuis notre mariage, que tes sentiments les plus chers fuyaient devant ceux que je t'inspire, comme s'ils étaient chassés par moi ?

—C'est vrai : les affections que j'ai éprouvées en dehors de toi me paraissent aujourd'hui ou étrangères ou perdues. Mais mon culte pour la patrie, c'est le mobile de mon existence, c'est mon existence elle-même. Tu n'agis que sous son impulsion. Je ne t'aime qu'à travers cet amour. Ton image me paraît l'image visible de la patrie ; ta beauté, son expression réelle. Je vous confonds, et c'est en elle que je suis à toi. Ce n'est pas un partage que je t'impose, c'est moi-même que je t'offre.

—Pardon ! je croyais avoir une